



La Fête de la Toussaint est l'extension à tous ceux qui partagent la plénitude de Dieu, de commémorations en l'honneur des martyrs, célébrées dans de nombreuses églises dès les premiers siècles du christianisme. A Rome, cette célébration avait lieu dans l'ancien temple païen (dit 'basilique') dédié « à tous les dieux » et appelé pour cette raison le Panthéon. Transformé en « basilique chrétienne » ce temple fut alors dédié, le 13 mai 610, à « Ste Marie et à tous les martyrs », puis un peu plus tard à « Ste Marie et à tous les saints ». Il faudra attendre l'an 835, pour que le pape Grégoire IV fixe, aux multiples commémorations de martyrs et de saints, une date commune pour toute l'Eglise romaine : le 1^o Novembre.

Les Eglises de la Réforme ne pratiquent pas de culte des saints mais certaines églises luthériennes célèbrent néanmoins cette fête. Les Églises orthodoxes ainsi que les Églises catholiques orientales de rite byzantin continuent à célébrer les Saints, le dimanche qui suit la Pentecôte.

Le jumelage avec la Commémoration des fidèles défunts a été institué en 998 par le 4^o abbé de Cluny, St Odilon. L'usage s'en est très vite étendu à toute l'Eglise. Mais, parce qu'elle s'enracine dans l'inconscient collectif religieux, cette journée du 2 Novembre a vite terni le sens de la Toussaint !

1^o lecture de l'Apocalypse de saint Jean (Ap 7, 2-4.9-14)

Moi, Jean, j'ai vu un ange qui montait du côté où le soleil se lève, avec le sceau qui imprime la marque du Dieu vivant. D'une voix forte, il cria aux quatre anges qui avaient reçu le pouvoir de faire du mal à la terre et à la mer : « Ne faites pas de mal à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, avant que nous ayons marqué du sceau le front des serviteurs de notre Dieu. » Et j'entendis le nombre de ceux qui étaient marqués du sceau : ils étaient cent quarante-quatre mille, de toutes les tribus des fils d'Israël.

Après cela, j'ai vu : et voici une foule immense, que nul ne pouvait dénombrer, une foule de toutes nations, tribus, peuples et langues. Ils se tenaient debout devant le Trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, avec des palmes à la main. Et ils s'écriaient d'une voix forte : « Le salut appartient à notre Dieu qui siège sur le Trône et à l'Agneau ! » Tous les anges se tenaient debout autour du Trône, autour des Anciens et des quatre Vivants ; se jetant devant le Trône, face contre terre, ils se prosternèrent devant Dieu. Et ils disaient : « Amen ! Louange, gloire, sagesse et action de grâce, honneur, puissance et force à notre Dieu, pour les siècles des siècles ! Amen ! » L'un des Anciens prit alors la parole et me dit : « Ces gens vêtus de robes blanches, qui sont-ils, et d'où viennent-ils ? » Je lui répondis : « Mon seigneur, toi, tu le sais. » Il me dit : « Ceux-là viennent de la grande épreuve ; ils ont lavé leurs robes, ils les ont blanchies par le sang de l'Agneau. »

A- L'APOCALYPSE de Jean (Ap.)

Les plus fortes racines de ce dernier livre de la Bible chrétienne, ne sont plus aujourd'hui contestées : elles proviennent du judaïsme, qui a inventé le genre littéraire des apocalypses (une centaine d'ouvrages !), mais plus encore de cette frange juive que l'on peut qualifier de mystique et d'ésotérique que l'on trouve principalement à Qumran. Certains osent dire que la spiritualité de l'Ap. vient tout droit de ce lieu, écrit Pierre Pringent, professeur de Nouveau Testament à la faculté protestante de l'Université de Strasbourg (la seule université sous régime du Concordat, où les diplômes théologiques sont reconnus par l'Etat !).

Jusqu'à présent on reconnaissait le lien avec les apocalypses juives. Mais les dernières études sur les textes découverts à Qumran font dire que si notre livre à des liens de parentés avec les apocalypses juives, ce ne sont que des relations de « cousinage » ; la véritable famille est à chercher dans la descendance chrétienne des Esséniens.

Ainsi, dans « *les treize Cantiques pour l'holocauste du sabbat* » (Qumran), il est question de liturgies célestes célébrées par des anges ; on y trouve le Temple céleste formé par les fidèles ; ils mentionnent aussi « la Jérusalem céleste » que l'Ap. décrit de la même manière. .../...

D- L'auteur de l'Ap. est un « certain Jean » (prénom très répandu à l'époque). Il a vécu en Asie, à cheval sur les 1^o et 2^o siècles. On peut lui supposer une origine palestinienne. Il a vécu en milieu helléniste, ce qui a eu sur lui des influences.

Cet homme ressent son monde contemporain comme un environnement hostile. Rome, quand il écrit, persécute son église. Elle est une menace, d'autant plus que l'Empire est idolâtre : ses empereurs, en effet, prétendent être des dieux, exigent adoration et châtent ceux qui s'y opposent. L'un de ces empereurs, Néron, qui a vécu quelques décennies avant, est lu comme l'incarnation du Diable. Le monde est vu comme le lieu où interviennent des forces transcendantes, bonnes ou mauvaises.

L'auteur exprime alors sa foi à travers un langage symbolique très prisé en son temps, dont certains éléments nous échappent. Il y mêle aussi celui des chiffres, s'inspirant de l'ésotérisme juif. L'Ap. oppose ainsi le culte du Christ à celui de l'empereur : ... >

B- la pensée de l'auteur :

L'idée forte du rédacteur, qui écrit pour Les chrétiens de son temps, c'est de leur dire qu'ils sont appelés à vivre leur salut au sein d'un monde dont toutes les forces nient cette vérité nouvelle. C'est la définition de la notion du témoignage (Ap. 11). L'Eglise est ici-bas mandatée par son Seigneur pour faire briller les signes du monde nouveau. Elle peut compter sur l'aide puissante de celui qui l'envoie. Mais en même temps, elle sait qu'elle est, comme le maître qu'elle suit, menacée par les forces hostiles et même livrée à elles ! Sur « le Salut », l'auteur ne dit pas qu'il est une réalité dont nous n'appréhendons que quelques timides prémices et qui sera manifesté dans sa plénitude, « à la fin ». Il dit que l'on peut vivre, aujourd'hui, la plénitude du Salut par le biais de la foi

C- Suite à de longs travaux échelonnés sur de longues années de recherches, la conclusion s'impose : le IV^o évangile et l'Apocalypse n'ont pas le même auteur. Mais les deux livres présentent des marques de famille : les deux écrits ont les mêmes fondamentaux théologiques. Sur ces bases (dont le fondateur pourrait bien être le Disciple bien-aimé), on a construit (et ce n'est assurément pas la même main qui l'a fait) deux édifices littéraires originaux, qui ont chacun leur spécificité.

Au début, il a existé plusieurs *courants chrétiens* jusqu'à ce qu'une grande partie d'entre eux rejoigne la Grande Eglise (le plus grand courant, qui se réclame de Pierre), afin de pouvoir survivre. Il y a eu des tractations. Par exemple une partie du christianisme johannique a reconnu l'autorité de Pierre tandis que la Grande Eglise adoptait ce qui sera le IV^o évangile. Mais avant cela, l'Ap. nous révèle qu'il y avait, en Syrie et en Asie Mineure, un courant chrétien influencé par la tradition de Qumran. (suite > **D**)

> Ainsi, les 24 Anciens de Ap.4,4, sont comparables aux 24 *licteurs* mis en place par Domitien (empereur de 81 à 96) et les hymnes de l'Ap. se font l'écho des chants et acclamations que des foules immenses, réunies lors des fêtes, lançaient en l'honneur des dieux et des empereurs. Ils étaient comme le signe d'un consensus universel auquel l'idéologie impériale romaine attachait le plus grand prix. Quant aux titres divins de l'Ap., ce sont ceux qui étaient donnés aux empereurs après leur mort, parfois de leur vivant !

(Notre texte) **Les anges**, dans le Judaïsme proche de notre ère, étaient en quelque sorte, les responsables de bien des évènements naturels... **Le salut** : Souvent, à l'image du lever du soleil, on attend que le salut vienne de l'Orient. C'est un thème biblique : Cyrus vainqueur était venu de l'Est (Is 41,2); Quand revient au Temple, sa gloire arrive du Levant (Ez 43,2); Dans certains écrits rabbiniques, le roi-messie doit venir de l'Orient . [Ceci explique que les églises étaient construites face à l'Est, pour signifier l'attente du Christ !]

Le sceau dont parle le texte, est le symbole du baptême. Il est la marque de propriété que Dieu appose aux siens (ici aux baptisés). Il a déjà ce sens dans les écrits de Paul.

Mais si le groupe qui reçoit le sceau est composé de tous les baptisés, pourquoi alors les compter par tribus et en donner le nombre, s'interroge P. Prigent ? 144.000 est un nombre symbolique, cela saute aux yeux : c'est le carré de 12, chiffre sacré, porté à une magnitude infinie, par la multiplication par 1000. Et si l'auteur parle de tribus, c'est pour évoquer le peuple de Dieu, qui est devenu, pour lui, le peuple chrétien. Lors de leur baptême, les baptisés sont devenus membres du peuple de Dieu, ils sont à Dieu, ils sont au Christ. Comme lui, ils connaîtront des épreuves en ce monde. Mais au-delà de ces vicissitudes, telle la mort qu'elles peuvent entraîner, ils ne sont pas affectés en leur être profond parce qu'ils sont déjà sauvés.

On pense que l'Ap. a été écrite vers 96, sous la fin du règne de Domitien qui persécuta l'Eglise. Si le livre fait des allusions aux persécutions de Néron, c'est un procédé littéraire pour évoquer celles que subissent les chrétiens à l'époque où ce livre est écrit.

Notre lecture met ensemble deux *visions*. Si dans la 1^o il s'agissait d'une armée dénombrée, recensée par tribus et marquée du sceau pour affronter l'épreuve, voici ensuite une *foule* innombrable, cosmopolite, qui a déjà affronté l'épreuve de la mort. Tout semble la distinguer des 144.000.

Or, avec cette *foule immense* aux origines si variées, on ne peut s'empêcher d'évoquer la promesse faite à Abraham d'une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel ou que le sable des mers. Voici, même si cela n'est pas consciemment souligné, l'accomplissement de cette promesse...

Debout, devant le trône : Pour la 1^o fois, des humains sont admis en ces « lieux » où se déroule le culte céleste auquel ils vont participer. Ils deviennent ainsi un peuple de prêtres, assumant les fonctions sacerdotales qui les mettent en présence directe de Dieu et de l'Agneau. La liturgie qu'ils vivent, rappelle celle de la fête des Tentés où l'on agitait des rameaux en l'honneur du Dieu sauveur auquel, est ici associé l'Agneau.

Vêtus de blanc, ils sont assimilés à la nature céleste, divine. (P. P.)

il y a une immense différence entre les apocalypses juives des deux premiers siècles avant notre ère (le genre a été florissant) et celle de Jean, un prophète qui eut des visions à Patmos (Ap.1,9) et qui n'est ni l'Apôtre, ni l'auteur des écrits johanniques.

La différence, c'est que, pour les chrétiens, l'ère messianique qu'annonçaient ces apocalypses à grand renfort d'images « apocalyptiques », est arrivée. Elle est entrée dans l'Histoire et elle éclaire le chemin du croyant, écrit Monique Piettre.

Dans ce livre, une figure domine : celle de l'Agneau, image du Christ qui porte les traces de son immolation, mais qui est aussi l' « Agneau vainqueur ».

L'Ap. est un livre codé. Ainsi, les chrétiens persécutés pouvaient le lire et le faire circuler sans que leurs adversaires en prennent ombrage. Rome n'y est jamais nommée. Par contre, elle est désignée par Babylone ou la Bête, ou la Prostituée, ou le chiffre 666 qui, en opposition au 7, signifie l'imperfection radicale.

« Une foule immense, que nul ne pouvait dénombrer ! » Cette foule, c'est l'humanité, et pour bien dire qu'il s'agit de toute l'humanité sans exception, l'auteur la décrit par une énumération de quatre termes : c'est « une foule de toutes nations, races, peuples et langues ». Les membres de cette deuxième foule ne sont pas marqués par le sceau, (par le baptême), ils ont revêtu le vêtement qui leur permet d'accéder auprès de Dieu. (Matthieu parlera du vêtement de noce) : le Salut offert à tous est ici affirmé !

L'ÉVANGILE EST LE TEXTE DES BÉATITUDES DE L'ÉVANGILE SELON ST MATTHIEU :
(MT 5, 1-12A)

(P. Benoît & Boismard) Les « Béatitudes » font partie d'un ensemble de paroles de Jésus que l'on appelle « le discours inaugural ». Jésus n'a pas prononcé ce discours ; c'est la tradition évangélique qui a voulu ramasser sous la forme littéraire du discours, ce qui était l'essentiel de la prédication de Jésus. Le noyau de ce « discours » provient d'un document primitif dont parlent sans hésiter les exégètes modernes : le Document « Q », qui résonne mal en français, mais qui vient de l'allemand « Quelle » qui signifie « source ». Les exégètes francophones parlent aujourd'hui de « la Source ». Dans ce document-là, le « discours » commençait par des bénédictions qui étaient au nombre de quatre. [Nous les trouvons aux versets 3, 5, 6, et 11-12. Ce sont les seules que Luc donne : ce qui montre que cet évangéliste est resté fidèle au document primitif.] A ces bénédictions, faisait suite un ensemble homogène de paroles concernant l'amour des ennemis et le principe de non-violence (paroles que Mt et Lc réutiliseront : Mt 5,39-48 & Lc 6, 27-36). Venait ensuite « la règle d'or » : faire à autrui ce qu'on voudrait qu'il fasse pour nous. Ces diverses paroles de Jésus étaient ensuite complétées par une invitation à ne pas juger autrui, à ne pas le condamner en jugeant souvent sur les apparences. Enfin, ce discours inaugural développait une courte allégorie « on reconnaît l'arbre à ses fruits » (les bonnes actions faites à autrui révèlent l'état de notre cœur !]

Comme on le voit, Matthieu a considérablement amplifié le texte primitif, tandis que Luc a carrément ajouté (sans doute sous l'influence de sa communauté composée de chrétiens issus de milieux « défavorisés ») quatre malédictions qui ne s'accordent pas avec le Discours inaugural.

(Claude TASSIN) 1* Par sa place, et par sa longueur, le Sermon sur la montagne est le premier des cinq discours que Matthieu attribue à Jésus. L'expression « ouvrir la bouche » est une formule spécifique pour attirer l'attention du lecteur sur ce qui va suivre. Cependant ce Sermon est à replacer dans la situation de la communauté de Matthieu. Il ne s'adresse pas à des commençants, mais à des gens qui ont été déjà saisis par la grâce du Fils et qui, séduits par l'irruption du Royaume dans leur vie, en acceptent les exigences. Ce Sermon est comme la *charte* du « vivre ensemble » des disciples du royaume. Une *charte*, n'est pas un code. Elle ne contient pas le tableau complet de la vie chrétienne, mais quelques orientations fondamentales. Elle n'est pas un aménagement de la vie juive, ni un idéal irréalisable. Matthieu vise un quotidien, dans la mesure où l'on ne se laisse pas abuser par le genre qu'il affectionne : l'hyperbole. C'est un procédé d'exagération, destiné à produire une forte impression, à souligner aussi la gravité du sujet. « Qui vole un œuf, vole un bœuf », dit-on. Mais qui vole un œuf n'est pas sanctionné pour le vol d'un bœuf. Nous connaissons cette phrase : « Si ton œil entraîne ta chute, arrache-le ! » Jésus ne demande pas une ablation chirurgicale : c'est une hyperbole !

2* .../... Matthieu s'adresse à des gens qui sont déjà chrétiens. On peut en conclure que la majorité d'entre eux viennent du judaïsme, car c'est la Loi de Moïse qui est au cœur du débat, ainsi que les piliers de la piété juive. Pour les commentateurs, Matthieu combat sur deux fronts. Certains de ces judéo-chrétiens (et spécialement leurs prédicateurs) prétendent que la foi en Christ annule la Loi et les exigences éthiques de l'Ancien Testament. D'autres, au contraire, considèrent l'Eglise comme l'héritière et la gardienne de toutes les pratiques inscrites dans la Loi.

Mais le combat de l'évangéliste est plus complexe : si les « conservateurs » voient dans l'Eglise un prolongement du judaïsme, ils risquent de rallier les cercles juifs qui après la destruction du Temple (en 70 - Matthieu écrit vers 80) connaissent une belle et profonde renaissance. Ils risquent aussi d'exclure les païens attirés par le Christ, mais non pas par le judaïsme (d'où l'agressivité tactique de Matthieu à l'égard des scribes et pharisiens). Mais à l'opposé, le courant « moderne » qui veut s'émanciper de la Loi, ferme la porte au juif et exclut l'Eglise de son enracinement biblique. Un casse-tête chinois, diraient certains ! Que va faire l'évangéliste ?

... / ...

Affronté à ses tensions, Matthieu n'offre pas un compromis mais un dépassement que veulent traduire les hyperboles : rien de la Loi n'est annulé, mais elle est à présent soumise à l'interprétation qu'en a donnée Jésus. C'est dans l'autorité reconnue à Jésus que réside le choix du disciple et non dans une différence entre juifs et chrétiens, judéo-chrétiens et pagano-chrétiens. Voilà pourquoi ce Sermon est ouvert par un double acte d'autorité de Jésus : il gravit la montagne, comme Moïse ; et il ouvre la bouche : ses paroles sont d'or ! (C. Tassin)

Homélie de Toussaint 2018

(9h30 : Bizanet)

Nous sommes tous des hommes, des femmes, avec tout ce que cela comporte de chair, de poids, de lourdeur et de peine. Pourtant, réunis dans cette église en ce jour où nous fêtons tous les saints, nous croyons que notre condition humaine nous mènera à vivre une transfiguration de notre personne, de notre être, lors de notre passage au tamis de la mort biologique. Par-delà cette transfiguration, nous croyons que nous retrouverons tous ceux qui nous ont précédés et à qui nous redisons aujourd'hui plus particulièrement : « Bonne fête ! ».

Cette transfiguration, l'auteur du livre de l'Apocalypse nous la présente comme un habillage : *ils étaient vêtus d'une robe blanche*, dit notre texte. Et c'est un des Anciens, précise le texte, qui va expliquer pourquoi tous ces êtres humains portent la robe blanche, signe de leur divinisation : *Ils viennent de la grande épreuve*. La grande épreuve ! Mais quelle est-elle cette grande épreuve ?

C'est tout simplement notre vie, ce qui nous définit comme « humains ». Qui sommes-nous ? Nous sommes « ceux de la grande épreuve ». Chacun, chacune de nous, n'est vraiment humain qu'une fois qu'il a été éprouvé comme tel. L'épreuve, c'est tout ce qui stimule notre humanité. Sinon, nous en resterions au niveau de l'animalité.

Nous ne naissons pas humains, nous le devenons. Notre humanité n'est pas héréditaire, elle ne fait pas partie d'un paquet livré à la naissance. Elle est à gagner grâce aux épreuves de la vie. Il faut courir l'épreuve, vivre des épreuves, faute de quoi, on peut laisser passer sa vie sans être devenu pleinement humains. Seule l'épreuve de la vie est là, comme une bouée de sauvetage pour nous permettre de devenir « humains ». Voilà l'enseignement que Jésus nous donne, aujourd'hui !

Car serait-il vraiment humain celui ou celle qui ne pleurerait jamais ? Serait-il humain celui ou celle qui n'aurait jamais faim et soif de justice ? Quant à être miséricordieux, apprendre à pardonner, n'est-ce pas de l'humain ? Être artisan de paix, de réconciliation, n'est-ce pas du pleinement humain ? Jésus nous montre donc avec précision où est située l'épreuve en question, pour que nous allions au bon endroit.

Car le risque est de se tromper complètement d'épreuve, de se présenter à une autre épreuve, qui ne donne aucune qualification pour être véritablement humains ! On peut passer des examens redoutables, très difficiles, mais qui nous délivrent des certificats qui n'ont aucune valeur quant à notre humanité ! On peut être fiers de diplômes extraordinaires, de tas de réussites, mais cela ne nous rendra pas humains, cela n'a aucune valeur pour l'épreuve en question. « Vous vous êtes trompés de porte ? » nous dira alors St Pierre !

Alors quelle est cette porte pour réussir l'épreuve de la vie ? Elle est signalée dans la 1^o béatitude : c'est de la pauvreté de cœur ! Eh oui, la véritable réussite d'une vie, la clef du vrai bonheur, c'est la pauvreté de cœur, c.à.d. reconnaître ses blessures causes de nos limites, de nos faiblesses, de nos failles, ...et de faire avec !

On raconte ainsi l'histoire de quelqu'un qui se présente au Paradis et à qui St Pierre dit : « Montre-moi tes blessures. » La personne répond : « Mes blessures ? Mais je n'ai pas de blessures ! » Et Pierre de s'étonner : « Tu n'as donc jamais rien trouvé qui vaille la peine de se battre ? » Voilà ce que nous dit Jésus aujourd'hui : la vie humaine vaut la peine. Oui, la vie humaine vaut la peine, et notre bonheur est là, exactement, dans ce qui « vaut la peine ». Une vie sans peine est une illusion, un bonheur sans peine est un rêve.

Tous ceux qui nous ont précédés, foule immense de tous les humains depuis l'émergence de l'humanité, sont là aujourd'hui, pour nous dire que la vie vaut la peine, et qu'il n'y a pas de vie valable et durable sans efforts et sans peine. Car le chemin qui conduit au bonheur se prend en mettant toute son énergie pour traverser les épreuves de la vie.

Or cette énergie ne peut surgir que si nous avouons notre pauvreté. Car c'est cette pauvreté qui nous fera tendre la main vers le Christ, crier vers la Vierge Marie, Ste Thérèse, Ste Rita, et tant d'autres, c'est cette pauvreté qui nous mènera à invoquer ceux de nos familles.

Et là, au cœur de cette pauvreté, au sein de l'épreuve, une force jaillira, l'horizon s'éclairera, une solution surgira : nous ferons alors l'expérience de ce qu'est la Communion des Saints !